

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

A l'occasion de l'Année sainte :
Une interrogation capitale (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 75-78

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'occasion de l'Année sainte:

Une interrogation capitale...

*« Je désire avant tout que l'on accorde une importance fondamentale aux **deux principales conditions** requises pour acquérir toute indulgence plénière : la **confession sacramentelle personnelle et complète**, dans laquelle se réalise la rencontre entre la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu, et la **communion eucharistique reçue dignement**. »*

Ces mots de Jean-Paul II, en raison de l'accent mis sur les deux sacrements dont aucun chrétien ne pourra jamais se dispenser, dépassent largement le seul cadre de l'Année sainte. Et s'ils méritent toute notre attention, c'est moins parce qu'il y va d'une indulgence à « gagner » que par rapport aux exigences habituelles d'une vie chrétienne authentique. Tant il est vrai, comme on l'a dit, qu'« il est plus facile d'être un héros une fois dans sa vie qu'un homme chaque jour »...

De tous les sacrements, celui du corps et du sang du Christ est de loin celui qui nous est le plus familier. Mais c'est peut-être aussi celui que nous méconnaissons le plus. Ce qui ne veut pas dire évidemment que nous n'en faisons aucun cas. Nous nous faisons bien au contraire un devoir d'assister régulièrement à la messe ; et nous y communions pour la plupart à chaque fois.

Nous croyons bien sûr à la présence réelle. Et nous croyons aussi, comme la liturgie se plaît à le répéter, qu'« il est grand, le mystère de la foi ». C'est

pourquoi finalement personne ne saurait nous reprocher de ne pas prendre au sérieux les paroles de Jésus qui nous dit : « Ceci est mon corps ; prenez, et mangez-en tous ! » Oui, lorsque nous allons communier, et que le célébrant nous répète à chaque fois : « Le corps du Christ », c'est un fait qu'à ce moment-là, nous croyons, nous prenons et nous mangeons.

N'empêche qu'on peut quand même se poser une question. Surtout quand on voit la foule des fidèles, au moment de la communion, s'approcher comme un seul homme de la table sainte. Il est vrai qu'un tel empressement devrait être des plus réconfortants. D'autant plus que depuis le pape saint Pie X, au début de ce siècle, on a tellement insisté sur l'opportunité de la communion fréquente, qu'à voir aujourd'hui les progrès réalisés en ce sens, il y aurait plutôt lieu de s'en réjouir.

Il en est certainement qui se souviennent encore de ces grand-messes d'avant le Concile, où la communion n'était jamais distribuée. Pour communier le dimanche, il fallait se lever tôt et se présenter à l'église entre six heures et huit heures trente au plus tard. Et c'est un fait que le nombre de ceux qui communiaient souvent était plutôt restreint. C'est vrai qu'à l'occasion des grandes fêtes on consentait quand même à faire un effort. Et non seulement pour aller communier, mais aussi pour s'approcher du sacrement du pardon. A cette époque en tout cas, on communiait rarement sans s'être d'abord confessé.

Depuis lors, il est vrai, les choses ont beaucoup changé. Si bien que tout au long des siècles, on n'a peut-être jamais autant communiqué que de nos jours. Et cela tient surtout au fait que le Concile a grandement facilité la réception de ce sacrement. Du moment qu'on peut communier à chaque messe, il suffit pratiquement de faire l'effort d'assister à la messe. Après quoi, le reste va tout seul et n'exige aucun effort supplémentaire.

Oui, c'est ainsi que par rapport au passé on peut maintenant faire en quelque sorte d'une pierre deux coups. Autrefois, l'assistance à la messe et la communion exigeant deux démarches distinctes, on se faisait un scrupule de prendre au sérieux surtout la première. Il s'agissait en effet d'un commandement de l'Eglise, auquel on pouvait difficilement se dérober. Pour avoir la conscience tranquille, il fallait s'abstenir à tout prix de manquer volontairement la messe le dimanche et les fêtes d'obligation.

Seulement, c'est un fait qu'on pouvait assister à la messe tous les dimanches, et ne communier qu'une seule fois dans l'année. La fameuse communion pascale, à laquelle il fallait bien se soumettre aussi pour être en ordre avec sa religion. De sorte qu'on se souciait finalement beaucoup plus de satisfaire à des préceptes, qu'on ne s'inquiétait de la parole de Jésus : « Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. » Autrement dit : « Si vous ne communiez pas, vous êtes des hommes morts. »

Eh bien ! grâce à la réforme liturgique, on est apparemment loin de nos jours d'une telle anomalie ; la messe et la communion n'étant plus normalement dissociées. C'est pourquoi je disais plus haut qu'il est possible aujourd'hui de faire d'une pierre deux coups. En ce sens qu'on peut désormais satisfaire au précepte de l'assistance à la messe dominicale, et communier du même coup. Et c'est cela surtout qui explique l'empressement que mettent actuellement les fidèles à s'approcher de la table sainte.

Il n'empêche que face à un tel phénomène on ne peut se retenir de se poser une question. C'est vrai qu'on a facilité de beaucoup la réception de l'eucharistie. Mais qui oserait affirmer que l'accroissement des communions prouve nécessairement qu'on en saisit mieux le sens ? A ce sujet, il est une réflexion du pape Jean-Paul I^{er} qui montre bien que la question mérite d'être posée : « Aujourd'hui, disait-il, beaucoup vont communier avec la même indifférence qu'ils mettaient autrefois à prendre de l'eau bénite. » Et son successeur est loin de le contredire lorsqu'il voit pour sa part une grave déviation dans le fait qu'une grande partie des fidèles qui communient se confessent rarement. « Beaucoup de communions, dit-il, oui, mais trop peu de confessions. »

Et c'est justement la désaffection de l'ensemble des chrétiens pour le sacrement du pardon qui fait qu'on en vient à se demander si celui de l'eucharistie n'est pas finalement d'autant plus méconnu qu'il est plus fréquenté. On a dit, c'est vrai, que « le tout de la perfection, c'est d'être capable de beaucoup recevoir de Dieu ». Seulement, ce n'est pas parce qu'on communie beaucoup qu'on reçoit nécessairement beaucoup...

L'eucharistie, c'est sans nul doute le plus grand des dons de Dieu. Et c'est aussi celui dont nous avons le plus besoin. Puisque sans lui, c'est Jésus qui l'affirme, nous n'avons pas la vie en nous. Oui, mais est-ce là vraiment le bien dont nous avons, nous, le plus envie ? Même si nous communions souvent !

Comme si Jésus comptait seul pour nous ! Comme si nous le préférions à chaque instant à tout le reste !

Eh bien ! c'est justement parce que nous en sommes encore loin, que nous aurons toujours à revenir à lui. Ce qui ne va pas sans cet effort constant de purification du cœur, à laquelle contribue grandement le sacrement du pardon. En tout cas, pour communier avec fruit, il ne suffira jamais de croire à la présence réelle. Encore faut-il avoir compris que Jésus n'est pas présent simplement pour être présent. Il est présent pour se donner. Mais il ne peut se donner qu'à celui qui se donne.

Oui, comme le disait Sullivan : « Celui qui ne consent pas à ce don de lui-même, il a beau baisser les yeux, s'incliner sous la bénédiction, murmurer les prières et répéter sa vie durant : " Seigneur, je ne suis pas digne ", il ne sera jamais au rendez-vous. »

Roger Berberat